



Éric Pessan Patricia Cartereau

LA HANTE

L'ATELIER CONTEMPORAIN

François-Marie Deyrolle éditeur





Il est possible d'apercevoir un rapport de cause à effet entre une activité comme la chasse – ou la pêche – et le sentiment d'un monde dépendant de puissances magiques ou religieuse.

GEORGES BATAILLE, *Lascaux*.

Alors Tristan commence à chasser, et il passe son temps à tuer les bêtes. Ainsi Tristan trouve son plaisir à la chasse et en la compagnie d'Iseult; il passe sa vie de telle manière qu'il ne lui souvient plus de rien.

Tristan et Iseult.

Un spectacle extraordinaire l'arrêta. Des cerfs emplissaient un vallon ayant la forme d'un cirque; et tassés, les uns près des autres, ils se réchauffaient avec leurs haleines que l'on voyait fumer dans le brouillard.

L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de plaisir. Puis il descendit de cheval, retroussa ses manches, et se mit à tirer.

GUSTAVE FLAUBERT, *Saint-Julien l'Hospitalier*.







L'ENFANT

Dans le grand vide de l'été, l'enfant s'ennuie. Il entend son grand-père se lever aux aurores; l'enfant ne dormait déjà plus, il se couche très tôt, il a adopté les rythmes de ses grands-parents. Un réveil sonne, une porte claque, des pas descendent les marches. La grand-mère prépare le petit déjeuner du grand-père qui partira à la chasse avant que le soleil ne se lève. Ensuite, la grand-mère retournera se coucher. À midi, elle aura du travail: du gibier à vider, à plumer, à découper, à congeler, à cuire. L'enfant écoute les bruits, en bas, dans la cuisine: la chaise lourdement tirée sur le carrelage, le bol que l'on claque sur la table, des raclements de gorge, tout le tabac de la veille qu'il faut expulser. Pas un mot n'est échangé. La porte d'entrée est déverrouillée, le volet ouvert puis claqué violemment, et la 4L démarre. Toujours le grand-père accélère trop fort lorsque la voiture est froide.

L'enfant écoute le silence revenu. La grand-mère lave le bol, passe l'éponge sur la toile cirée et remonte à l'étage. L'enfant ferme les yeux, il sait que la porte de la chambre va s'ouvrir. Que la grand-mère a besoin de vérifier qu'il est bien endormi. Au travers des paupières, la lumière du couloir dessine un nuage de clarté. L'enfant entend craquer le lit lorsque la grand-mère se recouche. Son grand-père est parti à la chasse comme presque tous les matins. L'enfant se demande s'il ira dans la forêt plus tard, une fois devenu adulte. S'il aimera tuer des sangliers, des chevreuils, des palombes et des lièvres.

Sans doute. Tous les hommes de la famille tuent des animaux. Pourquoi échapperait-il à la règle?

Les grands-parents sont partis au marché, l'enfant dispose d'une petite heure avant leur retour. Prudent, il se promet d'avoir tout rangé dans trente minutes. Dès que la 4L s'éloigne en ronflant, l'enfant se rue dans le garage, monte sur l'établi et décroche l'un des fusils. L'arme est massive, pesante: deux canons, double détente, crosse en bois. Avec

LA HANTE 11



prudence, l'enfant redescend de son perchoir. Les chevrotines sont dans le vieux buffet installé au fond du garage, il en prend deux au hasard, rouge vif. L'enfant a observé son grand-père, il sait casser le fusil en deux; il le charge, le referme, l'enfant est encombré par le poids de l'arme, il ne s'attendait pas à ce qu'elle pèse aussi lourd. Ça y est. L'enfant est chasseur, il tient la mort entre ses mains. Il frissonne de peur et d'excitation. Une boule froide passe dans son estomac et vibre jusque dans son bas-ventre. L'enfant lève le double canon, vise la barre du néon, la porte refermée du garage, les vitres dépolies, les clés clouées par taille croissante sur le mur, la vieille mobylette aux sacoches bleues que plus personne n'utilise. L'enfant rêve qu'à cet instant précis la porte s'ouvre sur un cambrioleur: il l'abattra d'un coup, serait félicité par ses grands-parents, porterait en lui l'horreur d'avoir tué un homme, serait tout de même un héros, aurait agi par autodéfense. Pas une soirée sans que les grands-parents n'évoquent l'insécurité, les maisons vidées durant une absence, la voisine qui s'est faite voler son téléviseur tout neuf en plein jour. L'enfant tiendrait là l'occasion de devenir quelqu'un, de voir son nom écrit dans le journal.

Aucun bruit dans la maison ou dans le jardin, l'enfant est seul, il n'aura pas à se défendre. Avec un tremblement terrible, l'enfant retourne le canon vers lui, il a posé le fusil au sol, il regarde directement dans la double gueule de la mort. Il sait qu'il pourrait mourir, il a besoin de plonger ses yeux tout au fond de cette certitude. L'enfant a peur, il lutte contre la panique qui voudrait le forcer à s'enfuir, à jeter l'arme par terre et à aller se cacher sous son lit. Il a peur que le fusil ne tire tout seul. Après tout, les fusils aiment la mort. Ils réclament leur dose de sang.

L'enfant détourne l'arme, il a perdu la notion du temps, il doit lutter contre les battements assourdissants de son cœur, il doit lutter contre les convulsions de ses doigts. Il parvient à ouvrir le fusil, ranger les cartouches à leur place, raccrocher l'arme à son clou, quitter le garage. Son ventre est froid, son sexe est dur, sa tête tourne. Il a fait une chose périlleuse, il n'a laissé aucune trace. L'enfant possède maintenant un secret. Il rejouera lorsque ses grands parents le laisseront de nouveau seul.

L'enfant a longtemps regardé la tête de chevreuil trônant sur la cheminée avant d'oser demander la permission de la toucher. La grand-mère lui interdit: faire empailler la tête a coûté cher, il ne manquerait plus que l'enfant tire les poils et l'abîme. L'enfant ne sait pas comment nommer l'animal aux yeux de bille, on lui répond que c'est un chevreuil. Il sait que ce chevreuil-là n'est pas un chevreuil ordinaire. Ce chevreuil-là est mort, bourré de paille. L'enfant insiste. Comment nomme-t-on une tête de chevreuil mort clouée sur un panneau de bois? C'est une tête de chevreuil, répète la grand-mère excédée, va jouer dehors maintenant.

Plus tard, l'enfant aura un mot: trophée. Plus tard encore, il saura que l'on peut dire un massacre, voire un rencontre. Plus tard, l'enfant comprendra que ce qu'il croyait être de la brusquerie de la part de sa grand-mère n'est que de l'embarras. Elle ne refuse pas de lui donner les mots, elle ne les connaît simplement pas.

Quand il sera grand, l'enfant se lèvera avant le soleil, mangera des tartines de pâté, boira un grand verre de rouge, puis un café, et ira tuer des biches avec ses chiens. Il les éviscèrera d'un coup net de couteau, les videra de leurs entrailles et rentrera avec ses compagnons de chasse chez lui où sa femme offrira l'apéritif en attendant qu'ils dépècent la bête et se répartissent les morceaux.

Samedi personne ne chasse, aussi l'enfant a la permission de s'aventurer dans la forêt. Il a promis de ne pas s'éloigner du hameau. Il a déjà fait le chemin plusieurs fois avec son grand-père, il connaît la route; il court, se presse pour revenir le plus vite possible. Les pins plaquent la chaleur au sol, la forêt est étouffante. L'enfant suit un chemin de sable noir, aperçoit enfin la grande palombière: une cabane principale en bois, surélevée, où les chasseurs peuvent se dissimuler en attendant qu'une nuée se laisse berner par les appeaux; puis des couloirs et des couloirs recouverts de fougères coupées distribuant des postes de guet annexes.

L'enfant entre dans la palombière, il sait ce qu'il cherche: les posters des femmes nues dont les hommes ont décoré les palissades. Il contemple leurs seins lourds, leurs sexes recouverts d'épaisses toisons,

leurs sourires gourmands. Certaines ont gardé leurs chaussettes, d'autres sont allongées sur des peaux d'animaux. L'enfant n'a pas le droit de venir ici, on lui a répété. L'interdit rajoute à l'excitation. Une table, deux bancs. Des verres n'ont pas été lavés, un reste de vin rouge a séché tout au fond. Une caisse en bois est fermée par un cadenas. L'enfant n'a d'yeux que pour les posters. Une fille fait du patin à roulette, elle est presque de dos, elle montre ses fesses. Une autre – blonde – est allongée nue sur un matelas gonflable. L'eau de la piscine est extraordinairement bleue. L'enfant glisse une main dans son short, ne sait trop que faire de la raideur qu'il empoigne, se brûle les yeux à tenter de discerner ce que cachent les poils touffus et repart aussi vite qu'il est venu. L'air est chargé d'odeurs de résines et de sèves; la fournaise coupe le souffle de l'enfant, la course sous les pins brûlants achève de dissiper sa frustration.

La Gascogne s'appelle comme ça parce que c'est le nom des Landes, répond la grand-mère et l'enfant sait qu'il saoule tout le monde avec ses questions. Il lui faudra être adulte pour lire une possible étymologie: gasque viendrait d'un mot latin, transformé par le basque, il signifierait « dévasté » ou « abandonné ». Le nom de la forêt où joue l'enfant serait porteur de sa propre misère, celle qui sous-tend les poèmes de Théophile de Viau que l'enfant étudiera plus tard:

*(...) Tristes lieux
Où rien de plus courtois qu'un loup m'avoisine
Où des arbres puants fourmillent d'escurieux
Où tout le revenu est un peu de résine
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine (...)*

Des bêtes étranges vivent dans la forêt, dit le grand-père un soir. L'enfant pose une question mais le journal de 20 heures commence, il faut faire silence et laisser parler la télévision, manger sans bruit en contemplant les images, attendre la fin des actualités, ne surtout pas interrompre le sport ou – pire encore – la météo. Quand Roger Gicquel se tait enfin, l'enfant repose sa question. Des bêtes? le grand-père ne comprend pas, il a oublié ou il ne sait plus. Il ne voit pas pourquoi l'enfant lui demande des choses aussi stupides.

Dans son lit, l'enfant réfléchit à ce qui s'est dit et ce qui s'est tu. Les adultes possèdent de grands secrets, ils savent des choses sur l'univers que les enfants ne doivent pas encore apprendre. Le grand-père a failli se trahir; avec l'âge, sa vigilance doit s'émousser. L'enfant s'endort en rêvant aux créatures qui hantent la forêt, il les imagine plus grandes qu'un homme, toutes en poils, cornes, griffes et crocs, elles ont des museaux dissimulés par la paille, des bois rouges sur la tête, elles se parent d'os et de vieux linges volés dans les villages, leurs regards disparaissent sous des paupières crénelées. Ces créatures cachent leur sexe avec la peau de leurs proies, à moins qu'elles ne sachent tresser les épines pour s'en faire un costume. L'enfant les poursuit dans ses rêves, mène de grands combats, et – à peine réveillé le lendemain – contemple la lisière des bois en espérant bien repérer l'une d'elles.

L'enfant marche sous les pins, il ferme un instant les yeux et le monde cesse d'exister. L'enfant oublie le poids de la chaleur, il oublie l'odeur de la résine qui semble bouillir sous l'écorce. Il a conçu tout seul cette idée-là, une idée effrayante, terrifiante même: celle de l'illusion, du grand mensonge généralisé. Il n'ose la partager avec personne cette idée, parce qu'il n'ose aller jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Dans l'ombre, il repousse une pensée nébuleuse qui voudrait que, si le monde n'existe pas vraiment, personne ne soit réel: ni la forêt, ni ses grands-parents chez qui il passe ses vacances d'été, ni ses parents qui travaillent, ni même les chiens encagés derrière la maison de ses grands-parents dont il entend les aboiements insistants.

Ouvrant d'un geste précis le ventre d'un faisan, la grand-mère a toujours un mouvement de recul. L'enfant regarde fasciné les entrailles couler hors de la plaie. C'est arrivé à une voisine, explique la grand-mère, son mari lui rapporte une faisane, elle la vide sans faire attention, La femelle avait une vipère vivante dans l'estomac, la voisine a été mordue, il a fallu la conduire à la pharmacie pour lui faire un vaccin. L'enfant a déjà entendu cette histoire, il n'y croit pas plus qu'à celles des naufragés qui survivent dans le ventre des baleines; il n'ose exprimer ses doutes aux adultes, il contemple les viscères répandues sur le papier

journal et se demande ce que le faisan a ressenti quand les plombs lui ont ôté la vie.

À table, quand on mange le gibier, il faut faire attention à recracher les petites billes des plombs. La grand-mère a beau être attentive, il en reste souvent dans la viande.

Le père de l'enfant ne chasse pas, ou plutôt: il ne chasse que très rarement, il ne possède pas d'arme, ni de tenue. Il lui arrivait autrefois de partir avec son père, mais il vit en ville, il a d'autres préoccupations que de passer son permis de chasse et de partir tuer des animaux le dimanche. La mère de l'enfant est quasiment végétarienne, elle mange très rarement de la viande, même si elle en achète parfois parce qu'il est important que l'enfant goûte à tout, que l'enfant ait une alimentation saine et équilibrée. Elle ne saurait que faire des dépouilles.

Au retour, souvent, le grand-père ramène ses copains à la maison. Ce sont brusquement plus de dix véhicules qui se garent sur les trottoirs. Des 4L, des C15 et divers utilitaires. Les fenêtres restent ouvertes pour que les chiens ne se déshydratent pas. La rue s'emplit d'aboiements et de rires. Les hommes ouvrent un haillon arrière et déchargent en soufflant les cerfs ou les sangliers, ils déposent les bêtes sur le ciment de la terrasse, entrent dans la cuisine, s'attablent pour prendre l'apéro, racontent qui a tué et comment il a tué. Ils débordent d'histoires confuses que l'enfant et sa grand-mère n'écoutent pas. Ce qui importe, c'est qu'ils ne soient pas revenus bredouilles. Le grand-père va chercher le Ricard pendant que le gibier est découpé. La grand-mère sert de grands verres. Les doses sont généreuses. Les odeurs se mêlent dans la cuisine: ça sent la sueur des hommes, le chien, le sang. Ça sent la bête sauvage. Ça sent la mort et l'anis. L'enfant n'a pas le droit d'assister au dépeçage. Il ne reviendra dans la cuisine qu'après le départ des hommes, pour entendre la grand-mère se plaindre du sang sur la toile cirée, des traces de boue, de tout ce bordel. Comme la grand-mère ne dit jamais de gros mots, l'enfant comprendra à quel point la situation échappe au quotidien et au rythme ordinaire des jours.

Des morceaux de viande attendront sur la table d'être glissés dans des sacs de congélation.

L'enfant a des images terribles de la chasse: des mises à mort furieuses, des chairs à vifs, des emportements et des cris. L'enfant pressent que la chasse est une cérémonie ancestrale, une chose dont le retour joyeux – l'apéro et le partage des viandes – ne rend pas compte. L'enfant imagine un secret partagé des seuls initiés. Les histoires racontées par son grand-père ne disent rien de ce qu'est la chasse. Volontairement, il parle pour cacher la vérité.

Plus tard, l'enfant chassera et connaîtra lui aussi le secret à dissimuler aux autres enfants et aux femmes.

L'enfant se demande s'il y a un lien entre la chasse et les posters des femmes nues punaisés dans la palombière. L'enfant ne sait pas non plus si les chasseurs – secrètement – boivent le sang du gibier, ou mordent dans un organe cru pour acquérir la force, la vitalité, la puissance de l'animal mort. L'enfant a vu cela dans un film; il fait la synthèse des contes, des mythologies, des bandes dessinées et des choses imaginées il-ne-sait comment. La chasse provoque une grande fureur et un grand désir de sang. Il imagine des nudités honteuses et des actes indescriptibles.

Au retour de son grand-père, il guette un signe, un indice, une trace de sang mal essuyée, mais non, rien n'affleure à la surface du chasseur; le grand-père est parfois fatigué, il enlève ses vieilles lunettes pour mettre les neuves, celles qu'il n'a pas le droit d'emporter dans la forêt de peur de les perdre. Il va se changer. S'il pue trop, il se douche. Il a toujours le même visage rond et un peu rouge. Il n'a pas miraculeusement rajeuni, pas plus qu'il n'a l'air exalté de ceux qui se livreraient à des actions sibyllines et obscures.

À moins que son grand-père – comme tous les hommes – soit un champion de la dissimulation.

Le grand-père est sorti, la grand-mère est partie rendre visite à une voisine, l'enfant ouvre le frigo, déplie le papier alimentaire qui emballe la viande hachée. Il en prélève un minuscule fragment qu'il avale sans

le mâcher. Ce matin, il a accompagné sa grand-mère au boucher, il a vu le morceau de bœuf entrer dans la machine pour être broyé dans un petit bruit liquide et mou. L'enfant replie l'emballage, il deviendra fort comme le bœuf. C'est ainsi que les indiens procèdent dans les westerns. Il tremble un peu d'accomplir un acte certainement interdit.

Plus tard, l'enfant apprendra que la viande dite de bœuf est celle de la vache. Il déduira qu'il n'y a nulle force à attendre d'un animal aussi indolent et placide. Encore plus tard, il découvrira que la viande peut effectivement se manger crue, chose impensable pour ses grands-parents paysans et révoltante pour sa mère.

La grand-mère décongèle un salmis de palombe. Les vacances s'achèvent, les parents de l'enfant arrivent ce midi. Ce soir, il dormira chez lui, dans sa chambre délaissée depuis un mois, avec ses jouets, ses livres, ses posters et ses objets. La grand-mère prévient qu'il faudra faire attention aux éclats d'os et aux plombs, et l'enfant se demande comment la mort traverse l'oiseau, comment le squelette se fragmente en éclats minuscules à mesure que la chevrotine transperce les plumes, la peau, les organes et le corps.

Une dernière fois, l'enfant entre dans le garage. Les grands-parents ne l'ont pas vu partir, il escalade l'établi, décroche l'arme, soupèse en connaisseur son poids de bois et de métal, respire l'odeur de graisse et de poudre, est brusquement attrapé en arrière, vole littéralement jusqu'au milieu du garage et n'a pas le réflexe de protéger son visage : une gifle l'envoie contre le mur.

Le grand-père est là, le fusil dans une main, l'autre main levée et prête à retomber. Le grand-père ne l'engueule pas, il se tait. Les mots ne sont pas son fort de toutes manières, il ne parle qu'à ses amis. À la grand-mère, il ne dit rien d'autre que le minimum utilitaire. Et à l'enfant encore moins.

Le grand-père raccroche le fusil. L'enfant lutte pour ne pas pleurer mais le regard du grand-père tremble d'une trop forte violence, il éclate en sanglots morveux. Le temps n'est pas encore venu pour lui d'être un homme.





SCÈNES DE CHASSE (2)

*Des conneries tout ça
elle m'a dit
le prétexte écologique
la prétendue lutte contre les nuisibles
des conneries
elle était furieusement remontée
et comme à chaque fois qu'elle s'emporte
mordillait les ongles de ses pouces
prélever c'est une plaisanterie une hypocrisie
tu ne prélèves pas
tu tues
on ne tue pas pour le plaisir ou pour suivre la tradition
elle ajoutait
tu m'entends ?
si tu penses te rapprocher de ton père en allant chasser avec lui
et tu sais ce que je pense de la tradition
sans toi cela fait longtemps que je serais devenue végétarienne
ta barbaque tu te la gardes
tu te la cuisines et tu te la manges*

et comme je peine à trouver des arguments
je la laisse parler
demain je serai dehors quand le soleil se lèvera
je verrai naître le jour
et disparaître l'humidité du matin
et elle dormira paisible
pendant que je regarderai bleuir le ciel.





LES CABANES (2)

Ils avaient quitté les sentiers balisés depuis quelques temps. Ils étaient las de suivre les traits de couleur verte ou jaune, de croiser régulièrement les triangles des pistes de VTT, ils avaient besoin d'une illusion de liberté, marcher sans carte, s'inventer des mondes inconnus. Ils savent bien qu'opposer le chemin aux broussailles est puéril, qu'ils ne découvriront rien du grand mystère sauvage dans cette forêt entretenue, taillée, émondée, exploitée; ils tentent maladroitement de donner un sens à des traces infimes, prennent la direction d'un rayon lumineux, bifurquent quand un oiseau chante, cherchent des signes calligraphiés dans les branches mortes.

Ils sourient: ils aiment penser que des messages sont inscrits sur les écorces, que les feuilles en tombant reproduisent un dessin secret, que les fourmis et les vers tracent des énigmes souterraines. Ils aiment penser que la forêt se cache derrière un arbre. Ils traquent la magie du sauvage. Le monde serait un livre indéchiffrable. La forêt est une longue phrase qu'ils ne savent pas lire.

Ils écrasent les fourrés, lèvent haut les pieds pour ne pas être entravés, avancent en silence. Des choses lourdes décampent. Ils ne voient rien, entendent seulement le froissement de courses furtives. Ils savent qu'ils sont trahis par leur odeur, ils savent que les biches ou les sangliers ont appris à voir sans être vus. Ils savent qu'ils perdront toujours cette partie de cache-cache.

Ils font une pause dans une assez vaste clairière, se réchauffent au soleil. Ils s'amuse, se prennent pour des explorateurs, observent le sommet des arbres comme s'il dissimulait les guerriers d'une tribu inconnue. Ils aiment bien forcer les culs-de-sac dans l'espoir de dénicher des chemins inédits. Ils bataillent avec des chaos végétaux, des enchevêtrements touffus, progressent en voulant à tout prix oublier que le moindre centimètre carré de la forêt a déjà été piétiné

LA HANTE 55

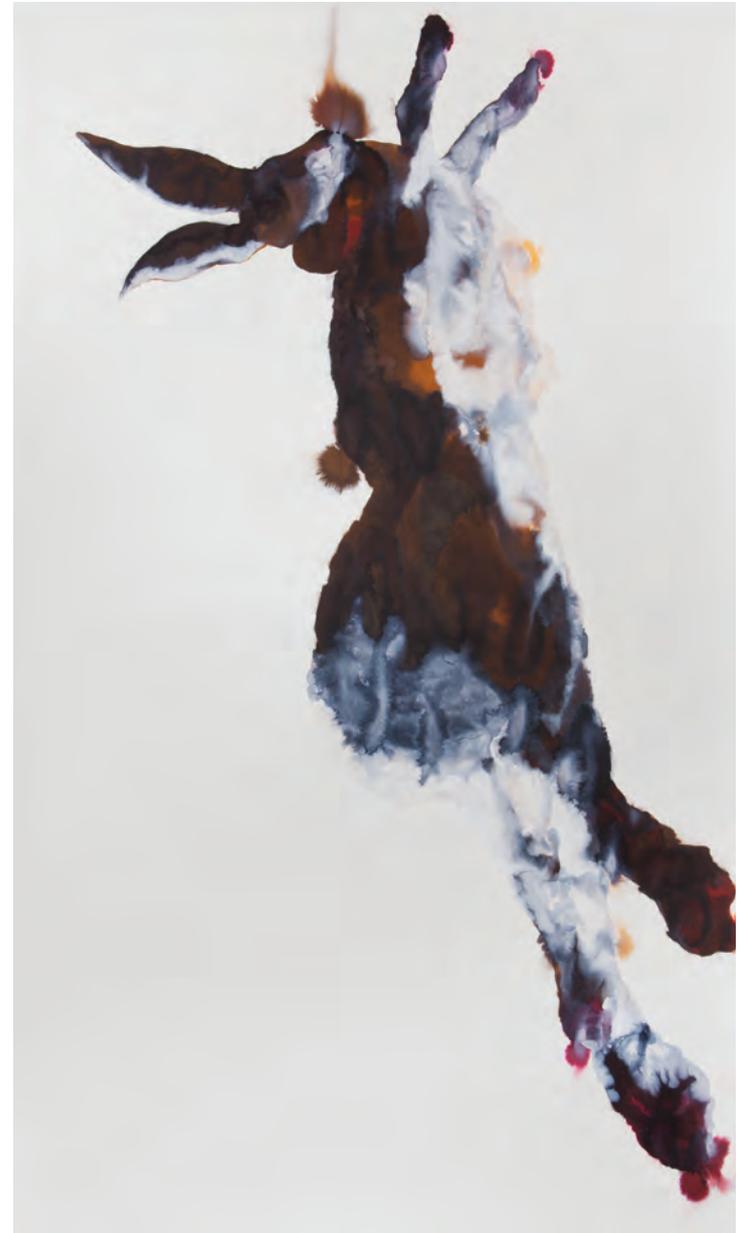
par les chasseurs, les forestiers, les cueilleurs de champignons ou les promeneurs.

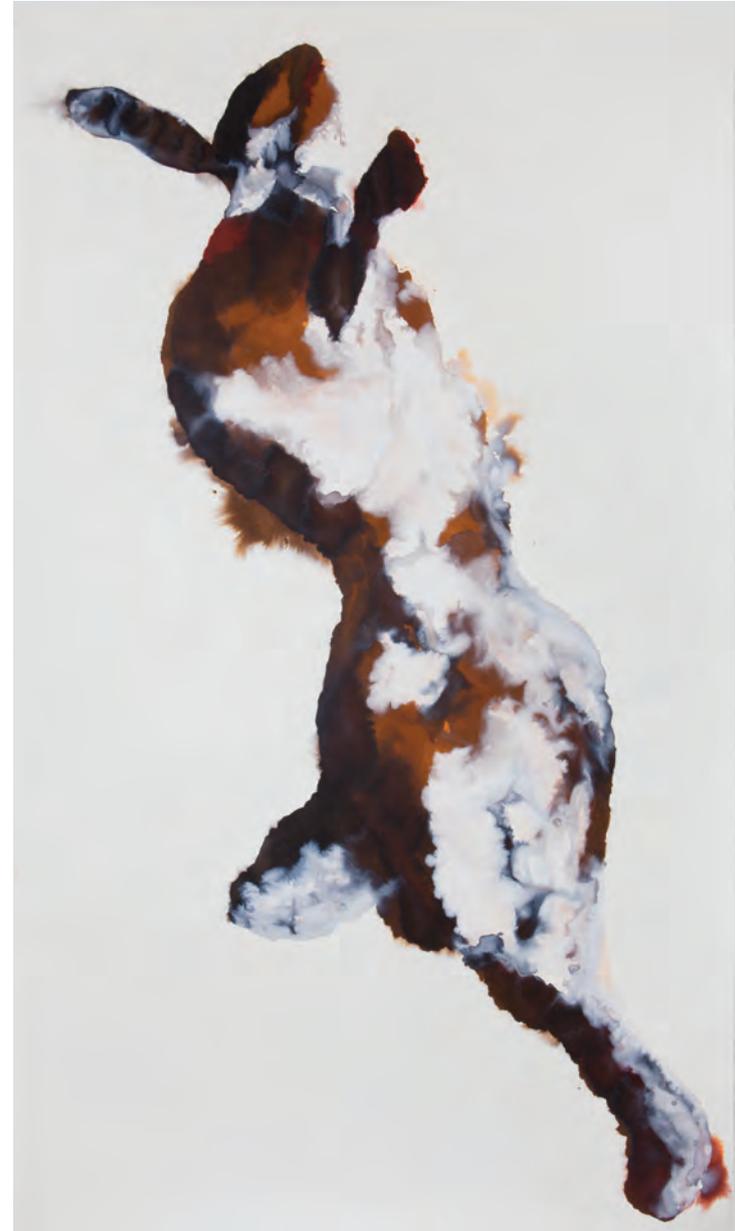
Ils exigent des kilomètres carrés d'espaces vierges, des horizons à flanquer le vertige, des points cardinaux impensés. Ils souhaitent voyager droit, sans avoir besoin de se retourner.

Au cœur de la forêt, parfois, ils installent de faux pièges pour offrir à un éventuel randonneur l'émotion qu'eux-mêmes aimeraient ressentir. Ils tendent des fils à hauteur de visage, tissent dans l'air des cabanes qui se déferont au premier coup de vent. Ils tressent des huttes, des tentes, des cases et des cahutes, ils refont les géométries strictes d'appartements. Ils inventent des architectures impossibles. Ils imaginent que ceux qui déboulent dans leurs installations croient voir un piège, repartent effrayés ou s'interrogent des heures sur la signification des cordes bandées. Ils sourient en abandonnant leurs réalisations. Peut-être qu'un chasseur parlera dans dix ans de ces curieuses charpentes de vide. Peut-être que les animaux viennent renifler avec inquiétude les traces de leur passage.

Ajouter du mystère au monde, voilà la mission qu'ils se sont inventés. Frapper les rétines d'une brusque symétrie. Le monde manque de rêves, ils espèrent que les leurs ne seront pas balayés par les mains distraites d'un garde forestier.









REMERCIEMENTS ET PRÉCISIONS

Les textes qui composent cet ouvrage ont été en grande partie écrits lors d'une résidence au domaine départemental de la Garenne Lemot (Loire Atlantique).

Certains des textes de ce livre sont inspirés par les œuvres exposées. Intitulée *Chasse & chassé*, l'exposition regroupait des travaux de Ghyslain Bertholon, Gianni Burattoni, Patricia Cartereau, Mark Dion, Charles Freger, Victoria Klotz, Frédéric Lavoie, Dominique Leroy, Isabelle Levenez, Duane Linklater, Nich Hance McElroy, Laurent Millet, Frédéric Nauczyciel, Éric Poitevin, Hans Schabus et Laurent Tixador.

Le texte *La Forêt* a été publié dans le numéro 127 de la revue « 303 » sous le titre de *La Meute*.

Les auteurs remercient Virginie Bourget pour cette invitation et Lucie Cabane pour son soutien et son enthousiasme.





L'ENFANT	11
LES CABANES (1)	21
SCÈNES DE CHASSE (1)	24
LE GIBIER	26
SCÈNES DE CHASSE (2)	37
HUBERT	45
LES CABANES (2)	55
LES ARMES (1)	58
LES LAPINS	59
SCÈNES DE CHASSE (3)	74
LES ARMES (2)	76
LA FORÊT	79
SCÈNES DE CHASSE (4)	90
LES CABANES (3)	92
L'HOMME DES BOIS	96
LE CHIEN	104
SCÈNES DE CHASSE (5)	108
LE SANGLIER	115
SCÈNES DE CHASSE (6)	125
DIANE	133
REMERCIEMENTS ET PRÉCISIONS	167





DU MÊME AUTEUR

L'Effacement du monde, La Différence, 2001, Minos, 2004
Chambre avec gisant, La Différence, 2002
Les Géocroiseurs, La Différence, 2004
Une très très vilaine chose, Robert Laffont, 2006
Sage comme une image, avec Françoise Péetrovitch, Pérégrines /
Le temps qu'il fait, 2006
Cela n'arrivera jamais, Éditions du Seuil, «Fiction et Cie », 2007
Ne bouge pas poupée, avec Françoise Péetrovitch et Hervé Plumet,
CIAV éditions, 2008
L'écorce et la chair, avec Patricia Cartereau, Éditions du Chemin de fer, 2008
Le livre parfait, avec Pierrick Naud, éditions Circa 1924, 2009
La nuit de la comète suivi de Ce matin, la lune, Éditions Cénomane, 2009
Un matin de grand silence, avec Marc Desgrandchamps,
Éditions du Chemin de fer, 2010
La fête immobile, avec Hervé Plumet, Éditions Presque Lune, 2010
Incident de personne, Albin Michel, 2010
Sexie conférencière, Éditions derrière la salle de bains, 2011
Croiser les méduses, Éditions de l'atelier In-8, 2011
Dépouille, Éditions de l'Attente, 2012
Monde profond, Éditions de l'atelier In-8, 2012
N, avec Mikaël Lafontan, Les Inaperçus, 2012
Plus haut que les oiseaux, L'École des loisirs, 2012
Quelque chose de merveilleux et d'effrayant, avec Quentin Bertoux,
Thierry Magnier, 2012
Ôter les masques, Cécile Defaut, 2012
Muette, Albin Michel, 2013
Et les lumières pensaient dans le ciel, L'École des loisirs, 2014
La fille aux loups, avec Frédéric Khodja, Editions du Chemin de fer, 2014
Le syndrome Shéhérazade, Éditions de l'Attente, 2014
Le démon avance toujours en ligne droite, Albin Michel, 2015





Cache-cache, L'École des loisirs, 2015

Aussi loin que possible, L'École des loisirs, 2015

En voie de disparition, Al Dante, 2015

Parfois, je dessine dans mon carnet, Éditions de l'Attente, 2015

*Vingt-cinq exemplaires sont accompagnés
de deux lithographies originales de Patricia Cartereau,
tirées par le Musée de l'imprimerie de Nantes,
numérotées et signées par l'artiste.*

*En outre, une troisième lithographie, créée aussi en écho à La Hante,
existe en un format supérieur, en vingt-cinq exemplaires, signés.*

CONCEPTION GRAPHIQUE : Juliette Roussel
(juliette-roussel@orange.fr)

IMPRIMEUR : Ott, Wasselonne
(ottimp@ott-imprimeurs.fr)

ÉDITEUR : © L'Atelier contemporain, 2015
www.editionslateliercontemporain.net

ISBN 979-10-92444-27-8

Imprimé en août 2015

